

INTRODUCTION

Quand s'écrira dans l'histoire de la plus horrible des guerres le chapitre de la participation du Canada, il sera intéressant de savoir quelle attitude les partis politiques de notre pays auront observée durant ces années tragiques et, dans cette brochure j'ai voulu réunir quelques matériaux qui serviront à cette histoire.

A la demande de plusieurs amis j'ai composé cet opuscule avec quelques lettres que j'avais adressées au "Canada" et j'ai tenu à les faire précéder de deux chapitres au cours desquels j'ai d'une part défini l'attitude du parti conservateur et du parti libéral et d'autre part celle du parti nationaliste.

Je sais qu'on s'est inquiété de savoir qui se cache sous le pseudonyme de E. ROUX. Pour qu'on ne me fasse pas passer pour suspect, je crois devoir donner ici quelques renseignements qui contribueront à donner plus d'autorité à ce travail et à dissiper des soupçons injustifiés.

Comme il importe peu à mes lecteurs de savoir si je suis grand ou petit ; gras ou maigre ; laid ou beau, on me dispensera de ne rien dire de mon physique ; mais il importe bien plus de savoir quelles sont mes idées, de quel credo politique je me réclame, d'où je viens et c'est à ces questions que je me hâte de répondre pour qu'on ne mette pas en doute ma bonne foi.

D'abord, je ne suis pas un théologien, et je suis un "désillusionné du nationalisme." M. Henri Bourassa était encore dans les rangs du parti libéral quand j'étais aux côtés d'Olivar Asselin, le véritable fondateur du parti nationaliste et, si M. Asselin était ici, il pourrait me donner ce témoignage qu'à une époque troublée de notre politique provinciale, je n'ai pas craint d'encourir la disgrâce d'hommes bien puissants plutôt que de sacrifier mes principes à leurs faveurs.

Après même que M. Bourassa eût abandonné le parti libéral pour prendre la direction du parti fondé par Asselin, je crus encore en la supériorité de notre doctrine, comme j'ai cru voir en M. Bourassa un grand astre au firmament politique. En ferai-je l'aveu ? Mon espérance dans notre chef fut telle que j'entrevois déjà la fin de nos partis politiques d'alors et de même que j'avais collaboré au "Nationaliste," je collaborai au "Devoir." Mon admiration grandissait de plus en plus pour le grand Canadien, quand fut posée au parlement la question de la marine canadienne.

La conception nette que je m'étais toujours faite du nationalisme c'était une "préférence déterminée pour tout ce qui est propre à la nation à laquelle on appartient" ; or je ne voyais rien dans la politique préconisée par sir Wilfrid Laurier qui fût incompatible avec mes idées, tandis que M. Bourassa, lui, voyait là un acheminement vers l'impérialisme intensif et vers la fin de l'autonomie du Canada.

Je trouvais que sir Wilfrid Laurier rencontrait mes vues en proposant la